

« JE ME SUIS TOUJOURS CONSIDERE COMME UN SOCIALISTE » :
MAX LESNIK PARLE DE LA REVOLUTION CUBAINE
ENTRETIEN AVEC RAFAEL HERNANDEZ (REVUE TEMAS, NO 35,
JUILLET-SEPTEMBRE 2008, P. 32-45

Max Lesnik s'est opposé activement à la dictature de Fulgencio Batista, au gouvernement révolutionnaire de Fidel Castro, aux groupes anticastristes de Miami et aux politiques des gouvernements étatsuniens contre la Révolution. Sans abandonner son militantisme au sein du Parti Orthodoxe, dont il présida la Jeunesse, il rejoignit en 1958 les rangs de l'hétéroclite « Second Front national de l'Escambray ». Il affronta les communistes du Parti socialiste populaire (PSP), il conspira contre la Révolution dans les rangs du Mouvement révolutionnaire du peuple (MRP) et il quitta Cuba quelques semaines avant Playa Giron; mais il déclare être, depuis sa jeunesse, un socialiste convaincu et continuer de l'être aujourd'hui. Polémiste féroce à la radio cubaine, tant dans l'île qu'à Miami, il a contribué activement au dialogue entre le gouvernement cubain et les émigrés depuis 1978, ainsi qu'avec l'Eglise catholique et le Vatican dans les années 1990 (1)

Lors de nos conversations au café de *Little Habana* ou dans la salle de sa maison à Coral Gables, il m'a impressionné - depuis que je l'ai connu il y a une quinzaine d'années - par la structuration de son discours, révélateur d'un long travail de journaliste. Comme disait Raul Roa (2), il a une mémoire de papier de mouche. Il s'arrête sur les thèmes les plus ardues, avec un ton quasi didactique, sans affectations théoriques, mais avec une armature conceptuelle et un ordre logique qu'il n'abandonne pas, y compris lors de ses digressions, avec ce net accent cubain de la classe moyenne créole, ni de La Havane, ni de Santiago. Je lui demandai sa collaboration pour ce numéro de la revue, en lui annonçant que je l'interrogerai sur de nombreux points, y compris certains qu'il avait abordés dans d'autres entrevues. Il me répondit en souriant que ce serait différent, puisque ce sera pour *Temas*. Nous avons commencé l'entretien dans le bureau du 5e étage de l'ICAIC et nous l'avons terminé dans une salle de ma maison, profitant d'un des nombreuses visites de Max Lesnik à La Havane. Comme de nombreux partisans et adversaires de la Révolution, lorsque celle-ci triompha, Max avait 28 ans, aujourd'hui il a 78 ans. L'intensité de ses idées et la précision de ses arguments, dont beaucoup sont hautement polémiques, restent intacts.

Rafael Hernandez (RH): *Max, tu as milité à la Jeunesse orthodoxe (JO), dont tu es devenu le secrétaire général. Dans quelle mesure cette organisation s'est-elle maintenue dans les limites du thème tant connu d'Eduardo Chibas (3), « La honte contre l'argent » ? Jusqu'à quel point, en termes idéologiques, la pensée et les idées politiques prédominantes dans la JO étaient orientées, par-delà le combat contre la corruption de l'appareil administratif et politique, vers une*

formulation idéologique radicale ?

Max Lesnik (ML): Premièrement, je veux être clair sur le fait que tout ce que je vais dire dans cet entretien avec la revue *Temas* n'a d'autre intention que celle de faire un récit historique sur ma participation aux événements. Si quelqu'un a des critères distincts des miens, peut-être est-ce moi qui me trompe et pas lui, je présente donc par avance mes excuses à quiconque se sent blessé par certains de mes critères ou des paroles énoncés dans cet entretien. Ce n'est ni mon désir, et encore moins mon intention, de regarder en arrière pour rouvrir de vieilles blessures. En ce moment de ma vie, il ne serait pas constructif de ma part de venir semer des discordes qui donnent lieu à des dissensions entre révolutionnaires cubains. Il vaut aussi la peine d'expliquer aux jeunes qui ne me connaissent pas, que je n'ai jamais trahi mon pays, que je n'ai jamais été au service d'un gouvernement étranger, et que je me considère comme un révolutionnaire, selon mon style et ma manière. Je me suis toujours considéré comme un socialiste et mes divergences avec d'autres révolutionnaires se sont plus basés sur des points de vue distincts et non en raison d'ambitions bâtardes. Et maintenant voici ma réponse à la première question de *Temas*.

JO était le section jeune du Parti du peuple cubain (orthodoxe), fondé par le sénateur Eduardo Chibas en 1947, comme scission du Parti révolutionnaire cubain authentique, présidé par Ramon Grau San Martin (4) et arrivé au pouvoir en 1944. D'où son nom: l'orthodoxie signifiait la ligne droite de la Révolution cubaine. Comme le Parti Authentique, sa structure s'inspirait de l'Alliance populaire révolutionnaire américaine (APRA) péruvienne, fondée par Victor Raul Haya de la Torre, divisée en organismes sectoriels: jeunes, femmes, paysans, ouvriers et professionnels.

Le plus fonctionnel de ces organismes ou sections était la Jeunesse, parce qu'elle provenait d'un grand mouvement jeune développé au sein du Parti Authentique, qui durant la période 1940-1944 a mené une activité politique intense, très supérieure à celle des autres secteurs cités, et qui avait eu un grand dirigeant, Luis Orlando Rodriguez. Les premiers cadres de la JO furent les dirigeants de la Jeunesse Authentique (JA) dans tout le pays, dans leur grande majorité adeptes du courant orthodoxe; et bien que Luis Orlando ne soit plus le chef de la Jeunesse, il continuait d'être l'architecte, le paradigme de sa position. Lors de la scission, en 1947, j'avais à peine 17 ans et je venais d'entrer à l'Université. Toute ma famille fut toujours très à gauche, l'aile gauche du Parti Authentique, provenant du guiterisme. A la mort d'Antonio Guiteras (5), se produit la division en deux courants des révolutionnaires anti-machadistes (6): ceux qui appartenaient au Parti communiste et ceux qui rejoignent le Parti Authentique – dont les guiteristes - dirigent le courant le plus profondément radical et révolutionnaire.

Lors de la fondation du Parti Authentique, en 1938, Sandalio Junco (7) et tous les groupes provenant du communisme trotskyste le rejoignent; ce courant a toujours maintenu une ligne de gauche à l'intérieur de ce parti. Cela signifie qu'il

y a une succession idéologique provenant du guiterisme, plus solide dans la JA et qui passe à la JO.

A cette époque, le Parti socialiste populaire (PSP) trainait deux boulets: l'un d'eux était la dénommée « erreur d'août » en 1933 (8), au moment de la crise de la dictature de Machado; l'autre, son pacte avec Batista et son incorporation à la Coalition socialiste démocratique (9), après la mort de Guiteras. A ce moment, une série de personnes idéologiquement communistes - comme Leonardo Fernandez Sanchez et José Chelala Aguilera - ont quitté le PSP pour rejoindre d'abord le Parti Authentique et ensuite le Parti Orthodoxe avec Chibas. C'était notre courant à l'intérieur de la Jeunesse.

La raison de mon incorporation comme cadre jeune de l'Orthodoxie vient de ma condition de dirigeant étudiant à l'Université, où j'étudiais le droit, dans une atmosphère alors très à gauche et surtout très lié à l'Orthodoxie par sympathie, et non par militance partidaira. Je propose de réorganiser la Jeunesse dans tout le pays, en parcourant l'île et en prenant contact avec tous les présidents d'instituts et d'étudiants universitaires, pour former des cadres jeunes avec une pensée idéologique très claire

Dans la formation de ce courant, il faut signaler deux personnes mortes à Cuba: l'avocat Eduardo Corona Zayas et le journaliste Carlos Manuel Rubiera. Bien qu'ils soient des intellectuels, et non des dirigeants politiques, nous sommes devenus amis dans ce projet de réorganiser la JO et de créer un appareil avec un certain sens idéologique. D'où surgit une commission d'organisation de la Jeunesse, qui présente un document intitulé « El pensamiento ideologico y politico de la juventud cubana » [La pensée idéologique et politique de la jeunesse cubaine], rédigé par Rubiera et signé par 12 personnes. Il signalait que cette jeunesse prétendait instaurer un système socialiste à Cuba.

Plus qu'un parti, l'Orthodoxie était un mouvement civique dans lequel Chibas n'a jamais rejeté aucune incorporation qui apporte quelque chose, une sorte d'amalgame pas très bien fondé, mais suffisamment intégré pour servir comme un grand mouvement qui permette de capter différents secteurs et segments de la société cubaine. Le problème que beaucoup ne comprennent pas, c'est que Chibas - bien qu'il admette cette hétérogénéité - était d'accord avec la tendance socialiste de ce mouvement de jeunesse et pensait qu'à long terme le socialisme s'imposerait à Cuba, bien que ce n'en soit pas encore le moment et que les hommes capables de l'établir n'existaient pas encore.

Cette JO commence à se transformer avec l'incorporation, comme cadres, des présidents des instituts de toutes les provinces, qui vont nourrir de rendre plus puissant cet appareil. Le reste des autres sections (femmes, ouvriers) connaissaient la force numérique de la Jeunesse, c'étaient des organismes squelettiques, protégés dans une certaine mesure par la JO contre les électoralistes, car nous avons des gens capables de réunir 5000 personnes. Lors du congrès de la JO tenu en 1950 pour renouveler la direction, le document principal était celui de la pensée de la jeunesse cubaine, que j'avais distribué

comme projet dans toutes les communes, et qui fut approuvé; auparavant, il avait été accepté par Eddy Chibas. C'est lors de ce congrès que je fus élu secrétaire général de la JO.

RH: Lorsque Fidel sort de prison en 1955, il déclare que les participants à l'assaut de la caserne Moncada étaient des chibasistes révolutionnaires. Néanmoins, en mai ou juin de cette année, il quitte le Parti. Que se passe-t-il dans la JO et dans le Parti dès cette date, plus particulièrement entre mai 1955 et décembre 1956, lorsque Fidel débarque du « Granma » et commence la lutte armée contre la dictature de Batista ?

ML: A partir du coup d'Etat de Batista, le 10 mars 1952, le Parti Orthodoxe se divise en trois courants: les électoralistes, dirigés par Marquez Sterling, qui fonde le Parti du peuple libre (10); les insurrectionnels, qui ne voyaient pas d'autre voie qu'une révolution pour en finir avec Batista et qui suivaient Millo Ochoa, ex-président du Parti et candidat à la vice-présidence pour les élections frustrées de 1952; et Roberto Agramonte, qui avait été le candidat à la présidence pour ces mêmes élections, et qui défendait une position abstentionniste: ni élections, ni insurrection. Cette division et cette ambiguïté ont affaibli le Parti. La JO se divise aussi en un courant, que je dirige, et qui reste dans le parti officiel, et un autre, qui suit Roberto Agramonte.

Lorsque Fidel commence à organiser son plan pour la Moncada, il recrute la majorité de ses combattants à Prado 109, le local officiel de ce parti, dont je dirigeais la jeunesse. Bien que nous ne connaissions pas exactement ce que Fidel préparait, nous savions qu'il s'agissait d'un projet insurrectionnel. L'attaque de la Moncada s'effectue avec une majorité de jeunes orthodoxes - à l'exception de Raul Castro, qui avait appartenu à la Jeunesse socialiste -, fondamentalement des cadres de la section jeune. Depuis l'Université, entre Fidel et moi, existait une relation personnelle très étroite.

Lorsque Fidel sort de prison, nous nous rencontrons et nous commençons à coordonner un projet qu'il a nommé « Les forces morales ». Il s'agissait d'un grand instrument générationnel, auquel je participais comme dirigeant de la JO avec José Pardo Llada (grand journaliste de la radio à cette époque), Amalio Fiallo (chef de la Jeunesse catholique), José Antonio Echeverria (pour la FEU): un projet qui prétendait organiser « les forces morales » de notre génération. Cette relation m'amène aussi à présenter à Fidel José Antonio Echeverria (11), le président de la FEU, que Fidel ne connaissait pas personnellement.

Comme dirigeant du Parti, je ne pouvais pas être d'accord avec les plans de Fidel, mais il existait entre nous une grande affinité sur le plan personnel et idéologique. Lorsque Fidel sort de prison et qu'il organise le Mouvement du 26 juillet, il gagne des gens de la Jeunesse et il rompt avec l'Orthodoxie officielle, tandis que je reste dans la structure du Parti. Il faut savoir que ce terme « insurrectionnel » découlait de l'accord conspiratif avec les Authentiques, le « Pacte de Montréal » (12). La différence de maturité entre Fidel et ces jeunes de

la FEU était déjà grande, car Fidel était déjà un homme très capable politiquement, même si la différence d'âge entre eux n'était pas très grande. Fidel me demande alors de parler à Echeverria pour que celui-ci se rende au Mexique. José Antonio profite de sa participation à un congrès étudiant - au Chili, je crois - et il a une réunion avec Fidel, d'où surgit le « Pacte de México » entre le Mouvement du 26 juillet et la FEU (13).

RH: *Ces tendances qui divisent l'Orthodoxie s'approfondissent-elles avec le temps ?*

ML: Absolument. Dans la mesure où Fidel prend la direction générationnelle, le courant électoraliste s'accroît. A tel point que le parti de Marquez Sterling accepte de participer aux élections convoquées par Batista et reçoit l'aide officielle pour couvrir ses frais de campagne.

RH: *A ce moment, as-tu pensé qu'une alternative électorale était possible ?*

ML: Non. Mais je ne croyais pas non plus que le Mouvement du 26 juillet puisse prendre le pouvoir. Je considérais que toute cette crise politique pourrait susciter le coup d'Etat classique des éléments les plus « purs » - comme on les nommait - au sein des forces armées; et que le courant de Fidel Castro pourrait, jusqu'à un certain point, jouer un rôle lors d'un futur processus électoral à l'intérieur du Parti Orthodoxe; ou bien en marge, avec ces « forces morales » que nous prétendions créer et qui ont échoué, entre autres, parce qu'il n'y avait pas une grande compréhension pour ce projet.

RH: *Parles-moi de cette idée que l'on pouvait frapper le régime, pas nécessairement par l'organisation d'un mouvement armé dans la Sierra, mais par un coup d'Etat. Comment pouvait-elle se concrétiser ? Par une conspiration d'officiers honnêtes au sein des forces armées, par une action comme l'attaque du Palais présidentiel le 13 mars 1957 ? Avec quelles forces aurait-on pu l'organiser à ce moment ?*

ML: Il faut rappeler qu'après l'avènement de la démocratie représentative, il existait au sein de l'armée cubaine des courants en désaccord avec la corruption et avec la mauvaise gestion de la chose publique. C'est la vieille théorie nassérienne (14), selon laquelle dans un pays du Tiers Monde l'armée avait la capacité de produire un changement politique pour développer le pays. Ce changement n'était pas incompatible avec le port de l'uniforme: il s'est produit au Pérou, en 1968, à l'Ecole supérieure de guerre, d'où surgit le général Juan Velasco Alvarado (15), et plus récemment au Venezuela, avec le commandant Hugo Chavez. On n'a pas beaucoup écrit sur le groupe d'officiers cubains opposés à la politique dominante. Une partie d'entre eux a dérivé en se joignant au coup d'Etat de Batista (16); mais tous, avant la mort de Chibas, étaient regroupés dans un courant opposé au chef de l'armée durant les gouvernements du Parti Authentique, Genovevo Pérez, à cause de la corruption régnante. A

l'Ecole supérieure de guerre de l'armée cubaine, il y avait quatre professeurs, avec une orientation anti-Prio (17) et anti-Batista: Roberto Agramonte (18), Herminio Portell Vila (19), José Miró Cardona (20) et Rafael García Bárcena (21). Agramonte était une personne respectée pour son éthique; Portell Vila, qui était aussi un professeur honorable, avait écrit le fameux livre sur l'amendement Platt (22) - après la Révolution, il a maintenu une position très réactionnaire et pro-américaine; le professeur de droit Rafael García Bárcena, le plus audacieux d'entre eux, était un conspirateur de la génération des années 1930, de formation orthodoxe: il a dirigé, alors que Batista était déjà au pouvoir, un mouvement civique qui voulait prendre le pouvoir avec un appui militaire, qui ne se produisit pas.

Fidel a gagné une série de figures de ce mouvement, comme Armando Hart (23) et Faustino Pérez (24). Je te mentionne tout cela, parce que ça montre la possibilité qu'un groupe de militaires donne finalement le coup de grâce à la dictature de Batista, comme l'avait fait le groupe qui avait comploté le coup d'Etat du 10 mars 1952.

Avec la mort de Chibas, apparaît un vide d'où surgit chez ce groupe de militaires l'idée que « Batista est l'homme qu'il faut », et celui-ci commence à conspirer. Le groupe d'officiers se divise alors entre ceux qui avaient une position plus révolutionnaire et les opportunistes qui voulaient seulement le pouvoir, qui dédaignent la voie de l'honnêteté et s'unissent au coup d'Etat de Batista. Parmi ceux-ci, on trouve Ugalde Carillo, Garcia Tunon, qui étaient d'abord intégré au reste des « purs » et qui ont cessé de l'être. Les éléments qui avaient cette position plus éthique, mais pas de gauche, sont restés dans l'armée et ont tenté ensuite un coup d'Etat, la rébellion du 4 avril: parmi eux, José Ramon Fernández « El Gallego » (25) et Ramón Barquín (26), inspirés par les idées de Rafael García Bárcena. Fidel connaît tout cela. Mais il pensait à autre chose.

RH: *Parles-moi du plan de Fidel.*

ML: L'histoire connue, pour ne pas dire officielle, c'est que Fidel Castro organise un groupe de jeunes, les emmène à l'assaut de la caserne Moncada, pour le grand signal d'alerte, consistant à périr dans la tentative ou à réaliser un soulèvement générationnel héroïque (27). L'histoire que je connais est un peu différente. Pendant que Fidel est en train d'organiser son groupe, est également en cours l'une de ces nombreuses conspirations insurrectionnelles découlant du pacte Authentiques-Orthodoxes. Tout comme moi, Fidel apprend que le 26 juillet, jour de Sainte Anne, un soulèvement (qui n'eut finalement pas lieu) va se produire au campement militaire de Columbia (La Havane). Maintenant, avant de passer au plan de Fidel pour la Moncada, il faut expliquer un antécédent très important qui eut lieu le 10 mars 1952. Au moment du coup d'Etat, le chef de la caserne Moncada était le colonel Alvarez Margolles. Après avoir pris Columbia, les comploteurs ont appelé la caserne Moncada (Santiago de Cuba) pour dire à Alvarez Margolles: « Transmettez le commandement au capitaine Roberto del

Rio Chaviano ». Chaviano, alors capitaine à Bayamo, est apparu à la Moncada, on lui a livré la caserne et jeté Margolles à la rue. Le plan de Fidel pour le 26 juillet était donc le suivant: après leur entrée à Columbia, les conspirateurs téléphoneraient au colonel Chaviano pour lui dire: « Transmettez le commandement au colonel Alvarez Margolles », qui se trouvait justement à Santiago de Cuba. Comme Fidel aurait déjà pris d'assaut la caserne, celui qui répondrait au téléphone ne serait pas Chaviano, mais le « colonel » Fidel Castro Ruz. La preuve de cette stratégie, c'est la photo de *Bohemia*, montrant José Luis Tasende en uniforme de l'armée de Batista, avec les galons de sergent.

RH: *Pour simuler un soulèvement interne à la caserne Moncada.*

ML: Des militaires auraient pris la caserne. Avant l'attaque, Fidel était allé chercher Luis Conte Agüero (28), qui n'apparut pas - bien que Fidel lui ait dit de rester à Santiago, il est parti pour La Havane -, et l'on supposait qu'à cette heure de l'aube, Conte Agüero (commentateur très connu en Orient) allait haranguer le peuple à la radio pour l'appeler au soulèvement. De cette manière, la province allait rester un territoire en marge du pouvoir central. Et si les gens qui contrôlaient Columbia n'acceptaient pas de céder le pouvoir, et qu'il n'y ait pas d'accord, Fidel aurait continué d'avancer avec sa propre révolution, depuis la Moncada.

Tu m'avais demandé auparavant quelles probabilités de triomphe avait cette ligne de la conspiration des « purs », au sein du cadre politique général du pays. Tout le monde pensait que c'était possible. Dans la mesure où l'armée de Batista subissait des pertes dans la lutte, non seulement dans la Sierra Maestra, mais dans l'Escambray et avec la campagne de sabotage et d'action dans les villes, le régime était en train de s'effondrer. Logiquement, un coup d'Etat se produirait, pas avec les gens choisis par Batista, mais avec « les purs » prisonniers dans l'île des Pins.

A mon avis, il n'était pas possible que le Mouvement du 26 juillet (M-26.7) puisse prendre le pouvoir, parce que des forces très profondes s'y opposaient. Sur ce point, Fidel eut une grande lucidité et une grande pénétration, bien au-delà de ce que j'aurais pu imaginer.

Quelque temps plus tard, à Miami, je me rendis compte des limites de ma perspective. Quand je regardais un colonel de Batista, je voyais un uniforme institutionnel qu'il fallait respecter, bien que je sache qu'il était porté par un bandit, un voleur, un assassin, et qu'un jour un homme honorable porterait cet uniforme. Je pensais d'une manière classique: on ne pouvait pas faire la révolution contre l'armée, mais avec une partie de l'armée. Fidel a vu plus loin, c'est la réalité. A Miami, j'ai pu voir des colonels de cette armée vendant de la malanga sur les marchés, et alors j'ai pu les apprécier comme ils étaient réellement, comme Fidel les avait vus.

RH: *Tu n'as jamais pensé que l'institution pouvait être liquidée ?*

ML: J'ai pensé qu'elle allait rester et que l'on changerait les hommes. Fidel a vu plus loin: « il faut changer complètement l'institution », et il en fut ainsi. La clé de la révolution cubaine était dans le remplacement de l'armée, mais pas d'un jour à l'autre.

RH: *Il les a licenciés.*

ML: Ce fut une stratégie très intelligente.

RH: *Quand il fut évident pour toi que le régime de Batista était en crise, parce qu'il perdait militairement la guerre, tu as décidé de t'incorporer à la lutte armée.*

ML: Effectivement, j'ai alors compris que la stratégie de guérilla - que Fidel avait développée dans la Sierra Maestra - était correcte, et qu'elle pouvait être effective dans toute autre région montagneuse de l'île, particulièrement dans l'Escambray.

RH: *Tu es parti t'incorporer au Second Front de l'Escambray, dirigé par Eloy Gutierrez Menoyo (29). Quels secteurs politiques représentait le Second Front de l'Escambray, et pourquoi as-tu choisi de t'incorporer à ce groupe en particulier ?*

ML: Au sein du Directoire (30), j'avais des liens très étroits avec José Antonio Echeverría, qui était déjà mort. Je n'avais pas de liens avec Faure Chomon (31). Mais dans le Second Front se trouvait Eloy Gutierrez Menoyo, dont je connaissais le frère: Carlos Gutierrez Menoyo, dans le cadre du « Pacte de Montréal », avait entraîné des gens de la JO à l'utilisation des armes, avant l'assaut de la caserne Moncada. Je connaissais aussi Ignacio, un autre Espagnol qui appartenait à ce groupe insurrectionnel, et les Authentiques d'Eufemio Fernandez. De plus, j'avais des liens étroits avec Aurelio Nazario Sargent - pas Andresito Nazario, qui est resté avec Alpha 66 (32) -, qui avait été représentant du Parti Orthodoxe dans la province de Las Villas, où se trouvaient des gens de mon origine politique. En effet, je suis de Los Villas, du village de Vueltas, et j'ai organisé comme dirigeant jeune tout l'appareil étudiant des instituts locaux. La majorité des insurgés de l'Escambray - à l'exception de Menoyo, d'origine espagnole et qui venait de La Havane - étaient des paysans et des dirigeants jeunes de Las Villas. Là, je pouvais compter être reçu par des amis.

RH: *Des partis Orthodoxe et Authentique ?*

ML: Il y avait aussi des gens du Parti Authentique, mais très peu, même si Menoyo avait alors de bonnes relations avec Prio; la majorité était des Orthodoxes.

RH: *Il y avait plus d'Orthodoxes que d'Authentiques ?*

ML: Parce qu'il y avait plus de sympathies pour les Orthodoxes. De plus,

l'orthodoxie s'est toujours caractérisée comme un mouvement plus rebelle que les Authentiques. Ceux-ci étaient davantage des conspirateurs préférant les coups d'Etat aux mouvements de masse. C'était une de mes raisons pour aller à l'Escambray. L'autre raison, c'est que Fidel avait consolidé dans la Sierra un front, avec une structure, une direction, et il y avait à ce moment des personnes très proches de lui avec lesquelles j'avais de fortes divergences. Par exemple, avec Carlos Franqui (33), le chef de la propagande du 26 juillet, et qui avait appartenu au PSP (34). Au sein du Mouvement du 26 juillet, il défendait une ligne qu'à l'époque je considérais, vu ma formation idéologique, comme quasi-fasciste et qui s'exprimait dans l'idée « Tout le pouvoir au Mouvement du 26 juillet ». Avant le triomphe de la révolution, cette idée s'exprimait déjà. Celui que l'on percevait comme l'idéologue de ce mouvement était Carlos Franqui, qui est devenu directeur de Radio Rebelde. Au lieu d'aller comme moi à l'Escambray, Pardo Llada s'est rendu à la Sierra Maestra, et il m'a ensuite raconté que Carlos Franqui avait demandé à Fidel qu'on le fusille. Ainsi, même si Fidel m'aurait protégé, je n'étais pas sûr d'être bien reçu. J'aurais peut-être été un protégé de Fidel, mais mal vu par des gens de son entourage. Il y a toujours eu des gens qui, sans la protection de Fidel Castro, auraient été bouffés par cet appareil qui existe dans tous les processus. Je n'avais pas peur d'être fusillé; mais compte tenu de ma spécialité - un dirigeant politique jeune, avec des capacités journalistiques, qui écrivait dans les journaux, qui parlait à la radio -, logiquement j'allais me retrouver subordonné à Carlos Franqui. Je suis donc parti pour l'Escambray et non pour la Sierra Maestra.

RH: *Quelles étaient à cette époque les relations entre le Second Front et les autres organisations qui opéraient dans cette zone: le Directoire, la guérilla du PSP et celle du 26 juillet, initialement dirigée par Victor Bordon ? Comme s'est comporté le Second Front à partir de l'arrivée de Che Guevara et que l'on a tenté de coordonner les forces ?*

ML: Laisse-moi t'expliquer l'origine du Second Front. Elle venait d'une division surgie avant mon arrivée, au sein du Directoire, qui était le groupe originel, et qui défendait le concept suivant: si Fidel avait un front de guerre du 26 juillet dans la Sierra Maestra, le Directoire devait avoir le sien dans l'Escambray. Menoyo, qui n'était pas un politique mais le chef d'action du Directoire, savait que, dans la zone, se trouvaient des forces qui n'allaient pas accepter le Directoire comme chef de ce mouvement. Dans une attitude pas politiquement sensée, il a considéré qu'on pouvait créer un front de guerre, qui fut dénommé « Second Front national de l'Escambray », parce que le premier front était celui de Fidel dans la Sierra Maestra - Raul Castro n'avait pas encore créé le Second Front Frank Pais. Au sein du Directoire, il y eut une bataille entre Faure Chomon et Menoyo. Résultat, se crée le « Second Front national de l'Escambray », qui admet dans sa structure tout groupe qui prétend faire, idéologiquement ou politiquement, bande à part; une sorte de front populaire, au

sens politique, où les Authentiques et les Orthodoxes portaient le brassard de leurs partis respectifs, alors que le Directoire voulait un front unique avec un drapeau et un seul nom: Directoire révolutionnaire étudiant du 13 mars. Menoyo s'est écarté de cette conception avant l'arrivée du Che à l'Escambray.

RH: *Ce Second Front a un commandement militaire unique, les différents groupes qui s'y incorporent obéissent à ce commandement unique, dont le chef est Menoyo ?*

ML: Oui. Menoyo est le chef, avec d'autres commandants, pour des raisons militaires et non politiques. Par exemple, un combattant du Second Front pouvait être Authentique et membre de la guérilla de Lazaro Artola - mort ultérieurement à Cuba et enterré avec le grade de colonel mort en campagne. Lazaro était Orthodoxe, de Sancti Spiritus et Camagüey, et un Authentique pouvait combattre sous son commandement, avec un brassard de l'OA (Organisation Authentique). Mais le commandement militaire était unifié, Menoyo et six commandants, avec différentes guérillas. Politiquement, le Second Front n'avait pas d'idéologie, chaque insurgé pouvait penser ce qu'il voulait. Il y avait des gens idéologiquement communistes, comme un des adjoints de Menoyo, nommé Domingo Ortega, qui portait une casquette russe avec l'inscription « Parti communiste ». Après le triomphe de 1959, il a accompagné Menoyo dans un débarquement et il fut condamné à 20 ans de prison.

La raison de cette division entre le Directoire et le Second Front réside dans cette compétition avec le 26 juillet et l'intérêt d'établir un front guérillero propre. Menoyo, qui n'était pas Cubain, bien qu'il ait grandi à Cuba, avait une conception plus militaire et guérillera, héritée de la guerre civile espagnole: peu importe que les combattants soient socialistes, communistes, ou autre chose. C'était un chef militaire, avec six commandants, les soldats et les cadres pouvaient avoir n'importe quelle idéologie. Par contre, Chomon - plus capable politiquement - considérait que tous ceux qui se joignaient au front de guerre de l'Escambray devaient appartenir au Directoire avec un seul brassard, tous unis sous le même drapeau du 13 mars. Quand j'apprends cette distinction, j'ai fait confectionner 2000 brassards, avec de très jolies couleurs et avec une torche, portant l'inscription: « Second Front national de l'Escambray », pour donner au moins une unité de combattants d'un même corps au Second Front. Lorsque le Che arrive, il trouve cette division. Le Directoire se met d'accord avec le Che, il conclut une alliance, et le Second Front - à cause aussi d'une dispute entre le Che et un commandant - devient le mouton noir du processus.

RH: *Et la guérilla du Parti socialiste populaire ?*

ML: Quelle guérilla du PSP ?

RH: *Celle que commandait Félix Torres.*

ML: Elle ne se trouvait pas dans l'Escambray, et je n'en connaissais alors même pas l'existence. Félix Torres opérait dans la zone de Yaguajay, qui n'a absolument rien à voir avec l'Escambray. Lors de l'offensive, quand Camilo Cienfuegos (35) avance pour prendre la zone nord de Las Villas, il rencontre effectivement des guérilleros commandés par Félix Torres et qui s'incorporent à la bataille de Yaguajay avec Camilo Cienfuegos. Mais dans l'Escambray les deux ou trois communistes connus se trouvaient dans le Second Front, selon la formule que je t'ai expliquée.

RH : *Et qui ne correspondait pas à la ligne du Parti.*

ML: L'alliance entre les forces du Directoire et l'armée rebelle du 26 juillet a marginalisé le Second Front. Mais celui-ci avait une base tactique régionale, qui répondait à l'intérêt de gagner la bataille contre l'armée de Batista à Las Villas. Déjà à La Havane, où d'après les ordres de Fidel le Che et Camilo étaient entrés pour prendre La Cabana et Columbia, l'alliance entre le Directoire et le 26 juillet n'avait pas été effective. Le Directoire s'empare de l'Université, du Palais présidentiel et de la caserne de San Ambrosio, d'où a été emmenée une grande quantité d'armes. C'est alors que Fidel dit dans un discours fameux: « Des armes, pour quoi faire ? ». Ce fut un affrontement notoire et public. Ainsi, après le triomphe, Fidel a établi une sorte de relation avec le Second Front plus étroite qu'avec le Directoire. Par exemple, il a effectué son premier voyage hors du pays, au Venezuela, avec Menoyo et Armando Fleites. Néanmoins, d'autre part, les différences entre le 26 juillet et le Directoire se sont atténuées. Fidel est allé à l'Université pour s'entretenir en privé avec Faure, et ainsi tout est resté plus ou moins tranquille. Fidel et Chomon ont alors suivi le chemin de l'unité révolutionnaire.

RH: *Pour terminer avec la question en suspens de l'Escambray, pourquoi crois-tu que le Che et le Second Front n'ont pu arriver à un accord ?*

ML: Il s'est produit un incident, assez absurde, que je peux expliquer. Le Che est arrivé dans une zone de l'Escambray, où opérait le commandant Jesus Carreras (36), d'une famille assez connue de Las Villas et qui avait appartenu au 26 juillet. C'était un homme d'action, il avait tué un lieutenant de l'armée à Cabaiguan. Comme la majorité des combattants du Second Front, bien que subordonné militairement à Menoyo, il admirait beaucoup Fidel. Néanmoins, le commandant Carreras avait mauvais caractère, je ne l'aimais pas. Le Che est donc arrivé dans une zone, qui se trouvait sous le commandement de Carreras. Là, il organise une réunion, il était en haut d'une jeep en train de prononcer un discours, lorsque Carreras arrive et lui dit: « Bon, ici c'est moi le commandant, descends de là ! », etc. Il s'en est suivie une discussion assez aigre entre le Che, qui était le chef arrivant de l'Orient, et ces gars de l'Escambray, jeunes et machistes. Résultat du conflit, le Directoire signe le pacte du Predrero et le Second Front reste isolé.

Le Second Front a donc continué en tant qu'organisation séparée après le triomphe. C'est alors que se produisit la conspiration trujilliste (37), dont la version véritable a paru dans la revue *Bohemia*. Lorsque Menoyo a appris cette conspiration, il est allé voir Fidel pour tout lui raconter. Depuis le début, Fidel a dirigé la contre-conspiration, avec Camilo, Menoyo et Celia (38). Il n'est pas juste d'enlever à quiconque son rôle dans l'histoire tel qu'il fut réellement, même si après cette personne est devenue un opposant. Ces distorsions ont fait beaucoup de dommage dans les rangs révolutionnaires et continuent à donner lieu à de nombreux ressentiments.

RH: *Les organisations révolutionnaires qui ont lutté contre Batista pouvaient s'identifier à de nombreuses propositions contenues dans le programme du 26 juillet qui, comme tu le dis, était modéré. Autour de ce programme modéré, pouvait-on maintenir la concertation entre les forces révolutionnaires ? Ou était-il inévitable qu'à un moment déterminé les acteurs et les intérêts impliqués dans chacune d'entre elles produisent nécessairement la séparation, le conflit ?*

ML: Le conflit allait de toute manière se produire, parce qu'à l'intérieur de chacune de ces organisations qui ont lutté contre Batista il y avait des forces économiques distinctes. Quand on passe d'une insurrection anti-Batista à une révolution, celle-ci commence à approfondir ses objectifs finaux de nature socialiste. Mais ce qui ajoute à cette dynamique un ingrédient de dissolution, c'est la nécessité stratégique pour la direction de la Révolution d'arriver à une entente avec le vieux PSP. Cette nécessité n'était pas acceptable pour de nombreux combattants de la tradition révolutionnaire de gauche, parce que les communistes, comme nous les appelions, ne s'étaient jamais vraiment intégrés à la lutte insurrectionnelle. Ils appliquaient la ligne dénommée « lutte de masses », ce qui signifiait ne rien faire concrètement, du point de vue de la lutte armée, pour renverser la dictature. Il y avait une espèce de rejet envers les communistes, non pour des raisons idéologiques, mais parce qu'ils n'avaient jamais participé aux actions directes des différents groupes révolutionnaires, que ce soit le Second Front, le Directoire ou l'OA. En prétendant unir toutes les organisations qui ont lutté contre Batista, on incorpore les communistes qui n'ont pas lutté, mais qui ont souffert sous Batista. Pour des raisons diplomatico-politiques de subordination aux Etats-Unis, la dictature poursuivait les communistes, bien qu'ils ne fassent rien. Les sbires de la police - Esteban Ventura, Carratala - allaient les arrêter pour se justifier ensuite devant l'ambassade des Etats-Unis, en disant qu'ils avaient capturé six communistes. Ceux-ci allaient de toute façon recevoir les coups. Mais ce n'était pas un mérite suffisant pour ceux qui conspiraient et qui savaient qu'il s'agissait d'un montage policier pour se justifier auprès de l'ambassade. Pour le 26 juillet qui avait pratiqué l'action armée dans les villes, les communistes n'ont pas lutté dans la clandestinité ni se sont soulevés comme organisation. Quand le Che et Camilo ont avancé dans la campagne de Las Villas, Fidel est arrivé à un accord avec les

communistes, qui ont commencé à collaborer, mais pas avec la même attitude militante insurrectionnelle que les autres organisations.

D'autre part, à l'intérieur du Directoire, du Second Front et surtout du 26 juillet, il y avait des secteurs qui défendaient les intérêts de la haute et moyenne bourgeoisie. Maintenir cette alliance sous le programme du 26 juillet était très difficile, surtout face aux Etats-Unis, dont le dessein était d'écraser la Révolution. Ils ne voulaient pas de révolution à Cuba, communiste ou d'un autre type.

RH: *En résumé, l'anticommunisme et les intérêts de secteurs économiques spécifiques rendaient très difficile le maintien de l'unité autour d'un programme modéré comme celui du 26 juillet ?*

ML: Le programme modéré ne pouvait pas être maintenu, parce que la dynamique imposée par l'ennemi obligeait de le radicaliser.

RH: *Le facteur de l'opposition des Etats-Unis fut déterminant pour que la dynamique sorte du cadre du programme de Moncada et qu'un processus plus radical s'enclenche ?*

ML: Cette dynamique obligeait à la radicalisation, c'était inévitable.

RH: *N'y aurait-on pas pu trouver une autre issue, vu que les Nord-Américains ont réagi de cette manière ?*

ML: Comme les Nord-Américains ont réagi viscéralement contre la Révolution, il était nécessaire de procéder à des définitions sur le plan interne. Si on avait maintenu le programme historique du 26 juillet, ils l'auraient de toute manière considéré comme communiste. Bien qu'il s'agisse d'un programme minimum, ils s'y seraient opposés. Bien que les communistes du PSP aient juré qu'ils se comporteraient correctement, comme ils l'ont fait avec Batista en 1940; que leur programme immédiat était la démocratie représentative, conformément aux lois de la Constitution de 1940 et qu'ils ne radicaliseraient pas le processus, les Etats-Unis ne les auraient pas acceptés. Nous étions à l'époque du maccarthysme, où être communiste était un péché mortel. Même si les communistes s'étaient comportés de la manière la plus humble pour ne pas porter préjudice à la Révolution, les Etats-Unis les auraient mis en avant. Prenons un exemple: qui aurait été démocratiquement élu dirigeant de la CTC (39) dans la Révolution ? Lazaro Peña (40), non parce qu'il était communiste, mais à cause de ses mérites de dirigeant ouvrier. Que faire ? Dire à Lazaro qu'il ne pouvait pas être le chef de la CTC, parce que cela portait préjudice à la Révolution ? Celle-ci devait inclure tous les mouvements politiques, y compris les communistes, et leur donner un espace. La révolution, avec son programme minimum de réformes, allait-elle finir par poursuivre les communistes, pour chercher le bon vouloir des Etats-Unis ? C'était impensable. Il n'y avait pas d'autre alternative que d'avancer dans la radicalisation, tenter qu'à l'intérieur des rangs révolutionnaires il n'y ait

pas d'obstacles qui l'empêchent. Il n'était pas possible de maintenir un programme révolutionnaire minimum, parce que les Etats-Unis nous contraignaient à la radicalisation.

RH: *Tu penses que la survie de l'anticommunisme chez de nombreux acteurs de la Révolution n'était pas liée à des considérations idéologiques, à un désaccord avec le socialisme, mais parce qu'ils pensaient que les communistes n'avaient pas le crédit politique nécessaire qui leur permette d'occuper des positions dirigeantes dans le processus ?*

ML: Trois facteurs ont joué. Premièrement, celui des lettres de créance révolutionnaires, dans le concept cubain de ce qu'est la révolution, c'est-à-dire l'action; deuxièmement, l'aspect politique, celui du pacte avec Batista, l'ennemi, le dictateur; troisièmement, beaucoup considéraient le PSP comme un parti stalinien, qui voyait par les yeux de Moscou et qui obéissait aux ordres du Komintern. Disons que certains dirigeants communistes n'étaient pas d'accord avec cette ligne, mais comme ils étaient membres du Parti, ils suivaient la devise des jésuites: « silence et obéissance ». Ce qui compte en politique, c'est ce que tu dis et que tu fais, pas ce que tu penses en ton for intérieur. Le prestige du PSP s'est maintenu grâce à la protection de Fidel Castro, qui lui a tendu la main, tout comme il a protégé des personnes que les appareils voulaient crucifier. Beaucoup de gens sont restés avec la Révolution, parce que Fidel d'une certaine manière les a convaincus que c'était nécessaire et possible. D'autres, comme moi, ne l'ont pas accepté; voilà pourquoi je suis parti (41).

RH: *En dehors de l'attitude des Nord-Américains et de l'anticommunisme, aurait-il été possible, pour les secteurs représentant des intérêts économiques privés, de se concerter, de participer, de se concilier avec un gouvernement, où l'on trouvait des marxistes comme Che Guevara, qui n'était pas militant d'un parti communiste et qui présentait tous les lettres de créance révolutionnaires nécessaires ?*

ML: Non. Deux raisons fondamentales. La première, c'était le style de la Révolution. Bien que le programme soit modéré, le style était très radical et énervait. Deuxièmement, il y a toujours eu à Cuba un courant qui regardait vers les Etats-Unis et vers Washington, et ces gens n'envisageaient rien d'autre. Si les Nord-Américains avaient accepté une révolution à Cuba, il est possible que le propriétaire de la fabrique de bière La Polar dise: « Bon, si cela ne signifie pas que je collabore avec un gouvernement ennemi des Etats-Unis et que l'Etat révolutionnaire me laisse fabriquer de la bière, la vendre à 20 centimes et gagner de l'argent, pas autant qu'avant, mais le gagner et vivre à Cuba, parfait, je reste avec la Révolution ». Ce choix idéal ne s'est jamais présenté, au contraire, le dilemme a été posé: avec la Révolution ou avec les Nord-Américains. Evidemment, celui qui avait quatre pesetas n'allait pas rester avec la Révolution, mais avec les Nord-Américains. De fait, en janvier 1959, le *Diario de la Marina*

(42) et le périodique *Hoy* (43) étaient d'accord sur un point: une révolution à 90 miles des Etats-Unis n'est pas possible. Fidel a brisé ce schéma.

RH: *Tu disais qu'avant le triomphe l'existence de positions fascistoïdes au sein du 26 juillet, comme celles de Carlos Franqui, t'ont empêché - toi et probablement d'autres - de rejoindre le front guérillero de la Sierra Maestra. Après le triomphe, comment s'est manifesté ce sectarisme ou cette fragmentation à l'intérieur des forces révolutionnaires ? Comment s'est-il manifesté plus particulièrement parmi celles qui partageaient les mesures les plus radicales du gouvernement révolutionnaire ?*

ML: Au début, ni le Second Front ni moi n'ont eu d'affrontement avec les communistes. Ils exerçaient des droits mérités, comme publier le périodique *Hoy* ou parler à la radio. Le sectarisme se manifestait plus du côté du 26 juillet. Le périodique *Revolucion*, dirigé par Franqui, dictait les normes de qui avait droit ou non. « Tout le pouvoir au 26 juillet », c'est le premier grand choc pour de nombreuses personnes. J'avais une heure de radio, parce que je pouvais compter sur la bienveillance, jusqu'à un certain point, du directeur de la chaîne orientale de radio (Radio Mambi), contrôlée par un homme du 26 juillet, un de mes amis personnels. Si cette radio avait été contrôlée directement par le Mouvement du 26 juillet, je n'aurais pas pu y parler. Par exemple, dans certains syndicats, les chefs imposés lors des premières élections syndicales appartenaient au 26 juillet, et ils ont pris ces postes sans avoir été des dirigeants de premier plan du mouvement ouvrier.

RH: *Selon tes déclarations dans un entretien avec Luis Baez, tu étais en faveur d'une révolution socialiste, mais pas de parti unique et si radicale. Quand tu pars en exil, en 1961 avant Playa Giron (44), l'unification des partis révolutionnaires en un seul parti ne s'était pas encore produite et l'on n'avait pas encore déclaré le caractère socialiste de la Révolution, bien que des mesures très radicales aient été prises. Quand et pourquoi se produit la rupture de personnes comme toi avec la ligne politique dominante ? Quelles furent les mesures révolutionnaires qui te paraissaient excessivement radicales ?*

ML: Les mesures radicales - qui ne l'étaient pas tellement, selon ma pensée politique - ne m'ennuyaient pas. Ce qui me préoccupait, c'était l'influence toujours plus marquée des communistes du PSP dans le contrôle d'une série d'appareils dont je ressentais la pression. Les mesures qui affectaient le capital n'étaient que la conséquence des pas logiques d'une révolution avec un objectif socialiste; la prise de contrôle de la Compagnie des Téléphones ou de la Compagnie d'électricité ne me dérangeait pas. Je souffrais parce que les cadres communistes perturbaient mon implication dans le processus. J'ai eu des problèmes avec mon heure de radio sur la chaîne orientale, à partir d'un affrontement avec les gens qui faisaient l'émission de la Jeunesse socialiste (45) sur le même émetteur. Ils m'attaquèrent personnellement, je leur répondis sur le

même ton, et ce fut ma dernière émission, parce qu'ils me menacèrent et je rentrai à la maison.

RH: *Ca veut dire qu'ils t'ont fermé toutes les portes ?*

ML: Je n'étais pas bien vu pour travailler à la radio, et l'appareil me le fit savoir. Un jour, est venu chez moi un de mes cousins, Osmundo Machado, alors directeur des chemins de fer cubains, en remplacement de Raul Chibas (46), qui avait quitté le pays. Il me propose de travailler avec lui, comme chef des relations publiques des chemins de fer. Il me dit que l'on me conserverait le même salaire « historique » de 2000 pesetas et que Raul, Fidel et José Ramon Machado, son frère, étaient au courant. Je lui répondis qu'il était trop tard: « Dans le capitalisme, les relations publiques consistent à faire tampon entre les clients et l'entreprise; en régime communiste, c'est un rôle de commissaire politique, face à l'entreprise et aux travailleurs. Si j'accepte cette charge, avec le dossier que j'ai déjà, on va m'emprisonner et m'accuser de trahir la révolution; et c'est toi qui sera témoin à charge, bien que tu l'aies fait en toute bonne foi et parce qu'on t'a demandé de le faire; ainsi, ce n'est bon ni pour toi ni pour moi, je m'en vais ». C'est ainsi que se produisit la rupture.

Maintenant, un autre appareil - qui n'était pas contrôlé par le Parti - savait que je conspirais contre le gouvernement. J'étais déjà le chef de propagande du Mouvement révolutionnaire du peuple (MRP) et le créateur de son organe officiel, appelé *Orientacion*, un petit périodique clandestin. Effectivement, je conspirais, bien que ce ne soit pas la raison qui m'ait décidé à partir, mais la pression de ce groupe du PSP.

RH: *Dès ce moment tu as commencé à te lier au MRP et à Manuel Ray Rivero ?*

ML: J'avais déjà de bons rapports avec Ray. Quand il a viré de bord, il savait déjà que je n'étais plus à la radio et connaissait mon attitude divergente. Raison pour laquelle, à la fondation du MRP, il m'a proposé de travailler avec lui dans la clandestinité.

RH: *Ca s'est passé fin 1960 ?*

ML: Oui. Mais quand je quitte Cuba clandestinement, dans deux barques, avec mes camarades du Second Front et que j'arrive à Miami, j'apprends que ce MRP pour lequel je travaillais (en croyant au « fidélisme sans Fidel », c'est-à-dire le mouvement révolutionnaire en désaccord avec le communisme, mais voulant sauver les principes de la Révolution) avait déjà pactisé avec les Nord-Américains. Depuis 1959, tous les mouvements d'opposition au castrisme - peut-être à l'exception des sbires de la Rosa Blanca [les partisans de Batista] - qui ont commencé la lutte subversive contre le gouvernement cubain ont été infiltrés, manipulés et payés par le gouvernement des Etats-Unis ou l'une de ses agences. Mais beaucoup ignoraient la présence des Etats-Unis. Cela explique que des personnes à Cuba, accusées d'être des agents de la CIA, ont réagi en disant:

« Moi, je n'ai rien à voir avec la CIA ». Quand je travaillais à la propagande antigouvernementale, dans le périodique *Orientacion*, appartenant à un appareil dont le chef était Manuel Ray Rivero, ce mouvement était déjà contrôlé par les Etats-Unis - peut-être au début Ray ne le savait pas. L'homme utilisé par les Nord-Américains pour s'infiltrer chez Ray se nommait Rogelio Cisneros: c'était un ancien du 26 juillet, il possédait une école à Camagüey et il venait du Mouvement de récupération révolutionnaire (MRR) (47).

RH: *Et il avait été avec Huber Matos (48) ?*

ML: Oui. Voilà certainement une autre histoire qui n'a pas été racontée ouvertement. Huber Matos était lié à la CIA, par l'intermédiaire du consul britannique à Camagüey. Ce n'était pas, comme on le prétend, un idéaliste du 26 juillet, opposé au communisme. Ceux qui étaient avec lui à cette époque et qui maintenant vivent à Miami le savent bien.

Pour revenir au MRP, le mouvement de Ray représentait un courant bourgeois au sein du 26 juillet. Il voulait le meilleur des deux mondes, une révolution modérée et tolérée par les Nord-Américains. C'était une naïveté politique, parce que les Etats-Unis ne voulaient aucune révolution, ni petite, ni moyenne et encore moins grande.

RH: *Quand tu pars en exil, en 1961, comme membre du MRP, quelles étaient tes idées, à quoi voulais-tu arriver ? Jusqu'à quand as-tu continué d'être membre du MRP ?*

ML: Quand j'ai quitté Cuba, je savais déjà que Ray était parti avant moi, et que le chef du MRP à Cuba était maintenant Rogelio Cisneros,- dont je soupçonnais déjà plus ou moins, vu ses antécédents au MRR, qu'il était lié aux Nord-Américains et à Manuel Artime (49) et ça ne me disait rien qui vaille. Ce pressentiment s'est confirmé ensuite à Miami. A notre arrivée à Cayo Hueso, nous avons été faits prisonniers et incarcérés durant six mois. Durant cette période, on nous informe que tous les mouvements sont liés aux Nord-Américains, que l'invasion de Playa Giron se prépare, qu'a été formé le Conseil révolutionnaire cubain. Aucun d'entre nous, du Second Front, n'avait de rapport avec cet appareil, nous étions hors du jeu, dans les limbes.

RH: *Vous n'étiez liés à aucune organisation ?*

ML: Avec aucune d'entre elle. Nous sommes le Second Front, treize prisonniers dans un camp d'immigration. Les événements se déroulent, sans que nous y jouions un rôle quelconque. Nous étions interrogés constamment par les services de renseignement pour nous soutirer des informations, mais ils nous en donnaient plus que nous ne leur en donnions, parce que nous étions isolés: nous avons appris l'invasion de Playa Giron, pendant notre séjour dans ce camp.

RH: *Et pourquoi vous ont-ils gardé prisonniers si longtemps ?*

ML: Parce que nous ne correspondions pas au cadre fixé par les Nord-Américains. Comme nous étions prisonniers et que nous ne voyions personne, ils pouvaient parler avec nous en toute confiance. Avant l'attaque, ils nous ont demandé comment était la Ciénaga de Zapata, ils nous ont montré le plan; et de manière voilée, ils nous ont demandé, séparément, si l'un d'entre nous voulait faire défection du groupe et s'unir à cette cochonnerie. Chacun de nous a refusé de s'engager dans une telle aventure (50). Donc, c'est compréhensible qu'ils nous aient gardés prisonniers: après avoir parlé avec nous et nous avoir donné des informations, c'était dangereux de nous libérer. De plus, nous n'avions pas de parrains, pourquoi auraient-ils dû nous libérer ?

RH: *A votre départ, vous vous êtes maintenus comme Second Front de l'Escambray ?*

ML: Je suis arrivé avec le groupe, mais pas réellement comme membre du Second Front, qui s'était dissout. Dans un document que j'ai écrit, nous avons laissé le libre choix à tous nos membres: les uns sont restés avec la Révolution, d'autres sont partis, et le Second Front s'est dissout comme mouvement. Ainsi, à notre départ, nous ne sommes qu'un groupe de camarades qui appartenaient au Second Front; mais il n'existe plus d'organisation, bien que nous maintenions l'unité pour notre protection mutuelle. Ensuite, Menoyo et quelques-uns d'entre eux ont formé Alpha 66, mais je n'avais plus rien à voir avec ça. Je travaillais déjà comme journaliste, en gagnant ma vie avec un petit programme de radio (51). Je maintiens des liens d'amitié avec eux, mais je ne suis pas impliqué dans cette organisation.

RH: *Dès ce moment, tu ne t'es senti identifié à aucune organisation, ni à aucun projet politique ?*

ML: Non.

RH: *Tu n'as plus été lié à Ray, ou au MRP, depuis que tu es parti d'ici ?*

ML: J'ai quitté Cuba, libre de tout engagement politique.

RH: *A ce moment, que pensais-tu qu'il pourrait arriver ?*

ML: En quittant Cuba, j'ai dit à ma femme, qui allait me rejoindre: « On en a pour vingt ans ».

RH: *Tu ne pensais pas à un possible triomphe de l'opposition ?*

ML: Non. Et je l'ai dit aux Nord-Américains qui m'interrogeaient: « Fidel Castro a 95 % de la population avec lui. Ne vous trompez pas, je n'ai fui ni le gouvernement, ni le peuple de Cuba, qui est avec Fidel ». Alors, je suis devenu un journaliste qui ne jouait aucun rôle dans le jeu politique, parce que je ne croyais pas à une quelconque possibilité de changement à Cuba avant de nombreuses années.

RH: *Comment as-tu pu retrouver ta famille ?*

ML: Un de mes grands amis, Javier Lezcano - dirigeant syndical à la Compagnie des téléphones - était également très lié avec Pardo Llada (52). Fidel demande à Lezcano d'aller voir Pardo, qui avait quitté Cuba pour se rendre à Mexico, et lui demander s'il reste à Mexico ou s'il rentre à Cuba. Pardo répond qu'il va rester à Mexico, et Lezcano transmet sa réponse à Fidel. La femme de Pardo Llada, Maria Luisa et sa fille Bernadette - qui est maintenant journaliste et qui était alors une petite fille - se réfugient à l'ambassade du Costa Rica. Fidel explique à Lezcano qu'elles n'avaient pas besoin de se réfugier dans une ambassade pour quitter Cuba. Mais Lezcano lui raconte alors que, lorsque ma femme Miriam et nos deux filles sont allées chercher leurs passeports, le vice-ministre des Relations extérieures, Olivares, leur a dit qu'elles n'avaient pas signé les bons papiers et qu'elles ne pouvaient donc pas sortir du pays. Fidel a décroché le téléphone pour appeler Olivares, il lui a ordonné de mettre les papiers en règle et dit à Lezcano: « Tu l'accompagnes avec les filles jusqu'à l'aéroport, elles peuvent prendre tout ce qu'elles veulent ». Ma femme est partie pour Mexico, sur l'ordre de Fidel, en emportant jusqu'au berceau de sa fille. Avant son départ, Fidel lui a dit: « Tu peux choisir de rester ou de partir. Si tu restes, comme tu es professeur de ballet, vas voir Alicia et commence à travailler avec elle ». Personnellement, Fidel est un homme très agréable. Je connais de nombreux cas où on a abusé de sa générosité.

RH: *Dans les papiers déclassifiés de l'administration Kennedy, on constate que des figures éminentes, comme MacGeorge Bundy (conseiller à la sécurité nationale), avaient une prédilection pour une figure telle que Manuel Ray. A quoi attribues-tu cette préférence ? Pourquoi, malgré cette préférence, cette tendance plus modérée n'a-t-elle pu l'emporter dans l'exil ?*

ML: Tous ces libéraux nord-américains rêvaient d'une révolution modérée en Amérique latine. Ils ont convaincu Kennedy qu'il pouvait jouer le rôle d'un nouveau Roosevelt (53) dans les relations nord-américaines avec cette région. Ils rédigent donc le fameux manifeste de « la révolution trahie par Fidel », ils veulent que cette révolution trahie soit remplacée par la révolution originelle que Fidel était supposé diriger (54). Ce régime qui a pactisé avec le communisme ne serait pas renversé par les États-Unis pour imposer la dictature de Batista ou la république corrompue antérieure, il serait remplacé par une révolution démocratique latino-américaine. Les conseillers de Kennedy comprenaient que, dans cette faune anticastriste, Ray et les siens étaient les gens propres, les purs. Maintenant, pourquoi cette idée ne marche-t-elle pas ? Même si tel est le raisonnement du groupe intellectuel autour de Kennedy, les opérations sont menées par la CIA, héritière d'Eisenhower et des deux frères John Foster et Allan Dulles (55). Et depuis le Guatemala (56), la CIA a son propre agenda, selon lequel toutes ces révolutions sont des instruments négatifs pour la politique et l'économie des États-Unis. Et la CIA a déjà choisi ses hommes. Bien

que Manolo Ray ait la bénédiction de l'appareil politique officiel du gouvernement nord-américain, la structure créée par la CIA, Manuel Artime et Cie ne lui fait que la concession de l'incorporer à ce Conseil cubain, qu'ils avaient fabriqué, et qui est ensuite rebaptisé Conseil révolutionnaire cubain, précisément pour intégrer Manolo Ray.

Ainsi, la CIA réussit à maintenir la façade d'une révolution blanche, voulue par les conseillers de Kennedy, mais en même temps elle contrôle les opérations de la Brigade 2506, dont les chefs ont choisi comme responsable Manuel Artime, le *golden boy* de la CIA. La présence de José Miró Cardona, comme président de ce Conseil, fait aussi partie de cette stratégie. Miró a été ramené d'Argentine et mis à la présidence du Conseil révolutionnaire par pur opportunisme militaire. Auparavant, je t'ai raconté que Miró avait été professeur à l'Ecole supérieure de guerre de l'armée cubaine. Mais en plus il fut l'avocat de la défense lors du procès intenté à trois des « purs », parmi lesquels se trouvait José Ramon « El Gallego » Fernández. Lorsqu'à Buenos Aires les agents de la CIA procèdent au *debriefing* de Miró, ils apprennent que Miró avait été le défenseur du « Gallego »; et la CIA sait que celui-ci était un chef militaire de Fidel, et plus précisément le responsable de l'artillerie et des mortiers. Alors, ils décident de nommer Miró Cardona président du Conseil révolutionnaire: ainsi, lorsque la presse internationale aura publié l'information qu'après la chute du gouvernement révolutionnaire Miró Cardona serait le prochain président de Cuba, « El Gallego » Fernández pourra faire ses calculs et se ranger du côté qui lui conviendrait le mieux. C'est la seule explication de l'arrivée de Miró Cardona à la présidence du Conseil révolutionnaire et lui-même me l'a avoué. Ce secret explique beaucoup de choses. Miró Cardona était le président, le don Tomas Estrada Palma (57) de ce projet, avec un dossier parfait, qui impliquait de surcroît de bonnes relations avec Artime, l'homme de la CIA, et avec Ray, parrainé par les libéraux de Kennedy. Il a joué consciemment son rôle dans ce jeu.

RH: *Pourquoi ce favori des Kennedy n'a-t-il pas pu être ensuite la figure clé, qui détermine le cours que prendra l'exil, après l'échec de Playa Giron, lorsque la CIA perd son pouvoir dans la politique menée envers Cuba ?*

ML: Il faut analyser aussi la personnalité de Ray. C'était un ingénieur. Il avait participé à la lutte contre Batista comme dirigeant de la Résistance civile, en vendant des bons, en recueillant de l'argent, avec tous les risques d'une telle activité. Mais ce n'est pas un homme politiquement expérimenté, ni assoiffé de pouvoir. Cet ingénieur qui souhaite le bien de son pays se retrouve impliqué dans une révolution dirigée par Fidel Castro, qu'il sert comme ministre des Travaux publics. Ce n'est pas un homme de masses, ce n'est pas un orateur ou un écrivain. C'est un ingénieur capable de dessiner un édifice, et il dessine une révolution blanche sur un papier. Néanmoins, cette révolution blanche est gérée par les Nord-Américains, qui ont d'autres intérêts.

Après l'échec de Playa Giron, resurgit la compétition au sein d'un exil qui continue d'être manipulé par la CIA et les partisans de Batista. Ray part pour Puerto Rico, d'où on ne peut pas établir le centre d'une révolution contre Cuba. Il aurait dû rester à Miami pour combattre la droite et les partisans de Batista.

RH: *Il s'est retiré ?*

ML: Il ne s'est pas retiré de la politique. Il organise la JURE (58) et il maintient le MRP, à partir d'un accord de collaboration avec la CIA, qui lui fournit les hommes d'action. Sais-tu qui a organisé les camps d'entraînement et d'opération que le MRP avait à Tampa ?

RH: *Menoyo ?*

ML: Menoyo avait ses camps à Saint Domingue. L'organisateur des camps du MRP fut Luis Posada Carriles (59). Pas à cause de liens idéologiques, mais parce que la CIA l'en avait chargé. Alors Ray annonce qu'il reprendra la lutte à Cuba le 20 mai 1964, mais il n'a pas pu y aller et il n'a pas eu l'audace de le faire. Lors d'une entrevue avec moi, il a reconnu s'être rendu compte qu'il avait pris un engagement impossible à tenir et il s'est discrédité. Ma théorie, c'est que la CIA avait conservé un agenda précis sur Cuba, elle craignait que Ray représente une concurrence pour ses projets. La CIA a donc aidé Ray à faire une offre qu'il ne pouvait pas réaliser. Lorsque, le 20 mai, il n'a pas tenu sa promesse d'entrer à Cuba pour organiser le supposé mouvement clandestin, Manolo Ray était un homme fini.

RH: *La raison directe du maintien en activité des groupes armés, après 1963, malgré l'annulation officielle du « plan Mangouste », c'est que la CIA a toujours son propre programme d'action contre Cuba ?*

ML: Des gens de la CIA maintenaient ce projet, bien après l'opération Mangouste et Robert Kennedy.

RH: *C'était possible, surtout, par l'initiative des groupes existants, habitués à vivre du budget que leur fournissait la CIA ?*

ML: A un moment, tout cela s'est transformé en *modus vivendi*, un commerce qui a consisté d'abord à faire sortir des gens de Cuba, qui s'est transformé ensuite en trafic de marijuana et finalement en trafic de cocaïne.

RH: *Cela explique la continuité d'Alpha 66 ?*

ML: A mon avis, Alpha 66 n'a pas la force réelle qu'on a bien voulu lui prêter. Il a toujours été infiltré par les renseignements cubains.

RH: *Et les commandos L ?*

ML: Eux aussi ont toujours été infiltrés.

RH: *Tu veux dire qu'il s'agissait de petits groupes, qui n'avaient pas de signification réelle et qui ne jouaient pas de rôle dans la politique des Etats-Unis envers Cuba ?*

ML: Rien d'autre que de la propagande pour l'émigration cubaine. Le chef d'Alpha 66, le vieux Nazario, était un cinglé que personne ne prenait au sérieux. Lorsque Menoyo, le plus audacieux d'entre tous, a débarqué à Cuba avec quatre hommes, il s'est avéré que l'un d'entre eux - un petit paysan de Placetas, qui se trouvait dans les camps de Menoyo - appartenait à la Sécurité d'Etat, et il fut ensuite promu colonel. Comme je te l'ai dit, tous ces groupes ont toujours été infiltrés.

RH: *Parles-moi du rôle de l'Eglise catholique dans cette étape ?*

ML: En 1959, tous les courants possibles dans les différents camps idéologiques, y compris les groupes catholiques, ont salué le renversement de la dictature et l'avènement de la Révolution. Les groupes catholiques voyaient en Fidel Castro, plus que le révolutionnaire radicalisé à l'Université de La Havane, l'ancien élève du collège de Belén. Du père José Rubinos en passant par toute la hiérarchie de l'Action catholique, ils ont cru à l'arrivée au pouvoir d'une personne ayant conservé la grande influence religieuse de sa jeunesse. Jusqu'à un certain point, ils prenaient leurs désirs pour la réalité. Quelle que soit l'interprétation de son rôle, Fidel Castro représentait clairement une gauche révolutionnaire démocratique. En soi, cela suscitait les soupçons chez des secteurs conservateurs de l'Eglise catholique plus traditionnels, du cardinal Manuel Arteaga jusqu'à l'évêque auxiliaire de La Havane, Mgr Eduardo Boza Masvidal (60), qui avait un certain enracinement dans la base catholique, mais restait un conservateur.

La partie politique de l'Eglise était dirigée fondamentalement par le Mouvement d'action catholique. Celui-ci avait joué un rôle dans la lutte contre Batista, car beaucoup de jeunes catholiques sont partis clandestinement à la Sierra Maestra. Par exemple, celui qui sera ensuite le fameux *golden boy* de la CIA à Playa Giron, Manuel Artime Buesa, était descendu de la Sierra avec le grade de lieutenant. A partir de ces jeunes, se forme un groupe catholique qui voulait influencer les destinées de la Révolution. Dans ce processus, apparaissent des facteurs étrangers, fondamentalement la CIA, qui font de l'opposition d'éléments d'origine catholique - à l'Université et dans les syndicats - la meilleure source de confrontation avec la Révolution. Leur première opération publique fut précisément le pèlerinage de la Vierge de la Charité, à l'occasion du congrès catholique national, le 8 septembre 1959, lorsque Fidel put percevoir qu'on voulait utiliser l'Eglise et les symboles religieux au profit de la contre-révolution (61).

La CIA a fait irruption dans ce mouvement catholique, lorsque les groupes d'opposition commencent à s'organiser. Parmi ces groupes, on trouvait le Directoire étudiant - rien à voir avec le Directoire originel, dirigé par José

Antonio Echeverria -, fondé par l'Action catholique, avec des étudiants de l'Université de Santo Tomas de Villanueva. La principale figure de ce groupe était Alberto Muller (62), cousin d'un évêque catholique, également conservateur, Mgr Alfredo Muller.

Avec des dirigeants comme Artime et Muller, débute ce projet de chercher des éléments catholiques disposés à conspirer activement contre la Révolution et manipulés par la CIA, via la section politique de l'ambassade nord-américaine à La Havane en 1959-1960. D'où l'hégémonie des groupes catholiques dans tout le processus contre-révolutionnaire. Maintenant, si nous cherchons l'origine et la raison d'être de cette influence, il faut savoir que le directeur de la CIA, Allen Dulles, et son frère, le secrétaire d'Etat, John Foster Dulles, avaient un troisième frère (quasiment jamais mentionné dans l'histoire), qui était jésuite. Le président John Kennedy était catholique. Dans leur désir de trouver une base à Cuba, ces politiciens nord-américains s'accrochent naturellement à l'Eglise, en croyant que dans la tradition historique cubaine existait un sentiment profondément catholique, ce qui est faux. Parmi ces premiers groupes en lutte contre le gouvernement révolutionnaire, on trouve les partis traditionnels, comme le montre le cas de Manuel Antonio de Varona (63), qui avait été premier ministre du gouvernement de Prio; parmi les Authentiques, il est le premier à prendre contact avec la CIA pour fonder un mouvement d'opposition nommé « Rescate Revolucionario Democrático ». Hormis ces vieux politiciens, les gens nouveaux sont les catholiques, qui mettent le processus en route.

D'autre part, on trouve l'ingénieur Manuel Ray, un brave homme, un bon chrétien, mais sans militance religieuse; il n'obéissait pas au Pape ou à l'Action catholique. Il existait une certaine rivalité entre le MRP et le Mouvement de récupération révolutionnaire (MRR), dirigé par Artime. A un moment, le Mouvement d'action catholique, qui réunissait une série de groupes oppositionnels, dans son désir de tout contrôler - et je ne sais si c'était sur instruction de la CIA - s'infiltrait dans le MRP. Le plus important de ces dirigeants catholiques était Reynol Gonzalez (64); mais il y en avait d'autres, comme Antonio Veciana (65), qui contrôlent le MRP, lorsque Ray quitte Cuba. Dans ce cadre, avec toute l'opposition interne dirigée par la CIA, avec José Miro Cardona comme figure de proue, après Playa Giron, le véritable homme fort serait Manuel Artime, ce qui signifiait le retour d'Action catholique au pouvoir.

RH: *Tu crois que la politique de la hiérarchie catholique consistait à se laisser utiliser par la CIA, ou qu'il s'agissait d'une initiative de groupes catholiques en marge de l'Eglise ?*

ML: La hiérarchie de l'Eglise n'était pas préparée à se trouver impliquée dans une lutte pour le pouvoir. Traditionnellement, l'Eglise recevait l'appui économique de la direction politique officielle, que ce soit les gouvernements de Batista, de Grau et de Prio. Elle cherchait un accord pour obtenir des subsides pour ses oeuvres de charité et avait donc une politique de conciliation avec le

pouvoir temporel. Cette Eglise catholique n'était pas préparée à une révolution. Les catholiques qui ont participé à la lutte contre Batista l'ont fait de leur propre initiative, tout comme ceux qui ont participé à la lutte contre la Révolution. Je ne crois pas qu'il existait naturellement beaucoup de sympathie au sein de la hiérarchie catholique pour le gouvernement révolutionnaire, ou pour ses mesures qui touchaient la base du pouvoir de l'Eglise. Mais je ne pense pas pour autant qu'il existait une conspiration des grands prêtres - le cardinal Arteaga, déjà très âgé, et les évêques -, il s'agissait d'initiatives propres de ces groupes manoeuvrés par la CIA, qui étaient mus par une ambition politique, mais aussi parce qu'ils se sentaient agressés dans leur pensée politico-religieuse.

RH: Max, après cette évolution des groupes contre-révolutionnaires et le déclin de leur poids comme menace militaire, il y a eu un grand intervalle. La majorité de cette opposition émigre entre 1959 et 1962; ensuite, il y a une seconde vague d'émigration facilitée par la politique de l'administration Johnson depuis 1965, avec l'accord migratoire qui s'étend jusqu'en 1973. Dans le reste de la décennie des années 1970, lorsque ce flux direct vers les Etats-Unis s'interrompt, il se produit un certain changement politique au sein de l'émigration. A la fin de cette décennie, le gouvernement cubain mène une politique alternative vers des secteurs plus modérés de l'émigration, d'où surgit un scénario de dialogue. Quel fut le facteur déterminant de ce processus ? Y a-t-il eu réellement une évolution politique au sein de l'émigration, et le gouvernement l'a identifiée ? Les secteurs potentiellement disposés au dialogue étaient-ils minoritaires ? Fut-ce une initiative du gouvernement cubain ?

ML: Premièrement, l'évolution de l'émigration cubaine - passant d'une position de franche confrontation contre-révolutionnaire vers une position de dialogue - a mûri lentement. L'exil était contrôlé par des forces politiques appuyées par les Etats-Unis et dont certaines aspiraient à un retour au Cuba de hier au pire sens du terme. La lâcheté de cette direction politique de l'exil a permis à d'importants éléments terroristes de dominer la scène (66), ce qui en donnait une image très négative aux yeux du monde. A ce moment, on ne parlait pas de terrorisme, comme aujourd'hui, mais ce terrorisme était appuyé par des secteurs gouvernementaux nord-américains.

Néanmoins, des gens le rejetaient, pour deux raisons. La première, en raison de scrupules moraux, car le terrorisme est une arme sale, et tout le monde n'est pas prêt à se souiller les mains de sang innocent pour atteindre un objectif politique; la seconde, en raison de l'image négative donnée au monde: un combat contre un gouvernement révolutionnaire mené par des méthodes criminelles. De nombreux dirigeants de l'exil commencent à s'écarter de ces deux images et à chercher une troisième voie. Luciano Nieves Mestre, un individu qui fut ensuite assassiné, a commencé à parler de dialogue politique. Il a inventé toute une histoire sur une possible communication avec des secteurs du gouvernement cubain qui étaient prêts à un dialogue pour reconstruire l'influence de la révolution historique. Il fut

assassiné pour avoir parlé de dialogue - bien qu'il s'agisse d'une personne sans poids politique fondamental -, seulement pour avoir exprimé une idée qui flottait dans l'air, mais que personne n'avait pris comme drapeau.

A partir de là, commence un processus où se jouent des facteurs importants de changement: des éléments plus responsables et conscients commencent à se rendre compte que l'on n'arrive à rien par la voie de la violence verbale, des agressions terroristes et de la confrontation. Il semble que, du côté du gouvernement cubain, des gens perspicaces se sont rendu compte qu'il y a des brèches dans cet exil qui paraissait monolithique, divisé en courants dont aucun n'était prêt à la discussion. Lorsque le candidat présidentiel démocrate Jimmy Carter vient chercher des votes à Miami, il prend contact avec le Cubain Alfredo Duran - le premier vétéran de la Brigade 2506 qui avait posé sa candidature à un poste de représentant dans la politique locale - pour que celui-ci fasse campagne chez les Cubains. Nous organisons alors un entretien avec Carter, dans le bureau de *Replica*, la revue que je dirigeais. Quand cet entretien est publié, Fidel Castro détecte qu'une victoire de Carter rendrait possible un rapprochement avec ces secteurs de la communauté cubaine à l'extérieur. Il pense pouvoir mettre à l'épreuve la nouvelle administration nord-américaine par rapport à la traditionnelle politique nord-américaine d'agression contre Cuba. De là surgit une invitation du gouvernement cubain au banquier Bernard Benes pour venir dans l'île, et c'est ainsi qu'a débuté le processus qui s'est terminé par le dialogue de 1978 et la libération de 3.000 prisonniers politiques.

Dans l'évolution politique de l'exil, un personnage a joué un grand rôle, un conservateur qu'idéologiquement on pourrait considérer comme un représentant de cette droite espagnole classique, franquiste: Angel Fernandez Valera. Dans sa jeunesse, il avait été le professeur de Fidel au collège de Belén et il avait des sympathies pour lui. Fernandez Valera joue un rôle positif comme sage conseiller de certains secteurs représentant un courant appelé péjorativement « les dialogueurs ». A partir de sa position de droite, il assume une attitude pragmatique, comprenant que la réalité cubaine ne doit pas dépendre d'un diktat des Etats-Unis sur l'avenir; et que l'exil cubain doit abandonner des stratégies et des tactiques négatives, par l'image politique qu'elles projettent, et comprendre que par la discussion et le dialogue on peut obtenir plus que par la violence et la confrontation. Dans l'exil, des gens ont détecté la possibilité de parler avec le gouvernement cubain, et celui-ci a constaté une fissure dans ce monolithe apparent de l'opposition politique.

RH: Dans l'émigration, il y avait un spectre de positions politiques très différentes, parmi lesquelles on trouve même des personnes définies comme de gauche et socialistes, et qui appuyaient la Révolution. Comment caractérises-tu ce phénomène ?

ML: La composition du groupe qui a commencé le dialogue comprenait effectivement des positions très distinctes: certains avaient une ligne bien claire

et définie comme révolutionnaires résidant à l'étranger, comme Andrés Gomez - actuellement chef de la Brigade Antonio Maceo (67) - et la professeure Marifeli Pérez-Stable - également dirigeante de cette Brigade, mais qui a ensuite changé de position - qui se proclamaient défenseurs de la politique révolutionnaire; et d'autres qui, sans être si à gauche, considéraient qu'il fallait chercher la conciliation et non la confrontation. Dans cet amalgame, il y avait aussi des opportunistes, qui s'intéressaient aux avantages économiques qui pourraient découler de ce processus, comme le négoce des voyages à Cuba: ils ont utilisé les visites familiales pour gagner de l'argent et tromper les gens. Comme disait Nicolas Guillén (68), « tout était mélangé » dans ce dialogue. Néanmoins, le bilan général, c'est que le dialogue fut dominé par les éléments les plus positifs; les opportunistes ont été désenchantés et ont disparu. Les personnes issues de ces négociations, qui se sont maintenues dans cette ligne, sont celles qui préparent actuellement le changement de politique des Etats-Unis envers Cuba.

RH : *Comment vois-tu le présent et le futur de Cuba ?*

ML : Nous vivons aujourd'hui dans un monde distinct, par rapport aux premières années de la révolution cubaine. Les nouvelles générations, formées aux nouvelles technologies (comme Internet), participent à une discussion très distincte de celle du passé. Ces batailles menées entre les vieux dirigeants de la Révolution et de l'exil vont prendre fin d'ici quelques mois, à partir de l'entrée en fonction de la nouvelle administration aux Etats-Unis. Il est possible qu'avec Barak Obama comme président sera menée une nouvelle politique envers Cuba. Cette nouvelle administration va représenter un défi pour le gouvernement révolutionnaire, parce qu'il ne s'agit pas des ennemis traditionnels qui menacent d'une invasion et qui utilisent tous les moyens de la subversion politique et de la propagande.

La nouvelle administration ne continuera pas la politique des républicains de Bush ; je crois que les deux parties se tendront un rameau d'olivier. Ce défi devra être relevé par la direction cubaine avec toute la sérénité voulue. Je n'imagine pas que le portrait de Bush caractérisé comme l'équivalent de Hitler, devant la Section des intérêts nord-américains sur le Malecón, sera remplacé par celui d'Obama. Raison pour laquelle le discours de la gauche en Amérique latine connaîtra un moment d'attente : si les faits démontrent que Obama devient l'ennemi du développement latino-américain, alors il faudra le caractériser comme tel. Mais il existe maintenant la possibilité d'une marge, qui doit être estimée par le gouvernement révolutionnaire avec beaucoup de prudence. Cette situation n'est pas exempte de dangers et de provocations possibles. Quand un gouvernement nord-américain a eu la volonté de changer la politique envers Cuba – comme celui de Carter, par exemple -, des mains ténébreuses ont surgi pour désinformer la Maison Blanche, afin de provoquer la confrontation. Ce fut le cas de la crise de Mariel en 1980, par une désinformation malintentionnée fournie par des secteurs du gouvernement Carter : notamment, Zbigniew

Brzezinsky, son conseiller à la sécurité nationale, a suscité cette déclaration du président Carter, ouvrant les bras et le cœur à tous les Cubains qui se trouvaient à l'ambassade du Pérou – ce qui entraîna la réaction connue du gouvernement cubain. Ce scénario s'est répété en 1994, lors de la crise des « balseros » durant l'administration Clinton. Et il s'est à nouveau produit en 1996, lorsque l'aviation cubaine a abattu les avions de « Hermanos al Rescate », une provocation évidente pour éviter un possible changement de la politique, de la part de Clinton, envers Cuba. Une nouvelle administration s'approche : elle aura la volonté de rechercher des solutions négociées avec le gouvernement cubain ; mais il y aura en son sein des mains mystérieuses qui chercheront à provoquer des événements comme ceux que j'ai mentionnés plus haut.

RH : En ce qui concerne la politique des Etats-Unis envers Cuba, partages-tu l'idée que le principal facteur expliquant sa continuité hostile envers la révolution est le lobby de la droite cubano-américaine, disons la Fondation nationale cubano-américaine ? Est-ce le facteur déterminant ?

ML : La position de la droite cubano-américaine à Miami influe dans la mesure où elle est importante électoralement parlant. Maintenant, il existe d'autres facteurs dans la politique nord-américaine, que nous ne connaissons pas, car nous ne connaissons pas les noms et les prénoms de ses acteurs : il s'agit de personnages comme un général du Pentagone ou un gourou d'un *think tank*, qui représentent la continuité du dessein traditionnel nord-américain par rapport à Cuba, pour la réduire à l'état de colonie ou semi-colonie de l'Empire nord-américain, auquel on ne saurait résister. Dans le noyau de certaines structures de pouvoir nord-américain, persiste le désir de renverser l'histoire. Cela ne passe pas seulement par l'activité de Lincoln Díaz-Balart et de Ileana Ross (69), qui représentent la partie publique, celle que l'on voit. Mais comme disait Martí, « en politique, le réel est ce qui ne se voit pas » ; il existe d'autres facteurs en jeu, qui représentent la raison d'être d'une politique à plus long terme. Par exemple, il y a une contradiction, du fait qu'un pays voulant fermer ses frontières ait des lois favorisant l'émigration grâce à ses appareils de propagande.

Le rôle de cette émigration cubaine par rapport à l'avenir de Cuba me préoccupe. Le retour de certains d'entre eux, s'il se produisait un jour, influencerait le destin de Cuba. Il ne faut pas oublier que la conquête du Texas (70) s'est effectuée grâce à l'installation de Texans nord-américains qui ont fini par demander l'annexion. Je ne veux pas paraître alarmiste, ni dire que si Cuba optait pour une politique de retour des exilés, ça impliquerait l'annexionnisme. Mais chaque fois que je vois, à Miami, un Cubain souhaiter la défaite de l'équipe cubaine aux Jeux Olympiques – sous peine d'être considéré comme un mauvais Cubain, s'il ne le fait -, ça me préoccupe. Ce sentiment révèle un profond annexionnisme, un courant très puissant, qui s'est développé depuis le

XIXe siècle et demeure latent. C'est un grand danger pour la nation cubaine et pour notre nationalité.

- 1) Sur ce processus de dialogue entre le gouvernement et les émigrés cubains, ainsi qu'avec l'Eglise catholique et le Vatican, cf. Manuel Vazquez Montalban, *Et Dieu est entré dans La Havane*. Paris, Seuil, 2001
- 2) Raul Roa García (1907-1982) : ministre des affaires étrangères de Cuba (1959-1976). (cf. http://en.wikipedia.org/wiki/Ra%C3%BAI_Roa_Garc%C3%ADa)
- 3) Eduardo René Chibas y Ribas (1907-1951) : fondateur du parti orthodoxe en 1947 (cf. http://es.wikipedia.org/wiki/Eduardo_Chib%C3%A1s)
- 4) Ramon Grau San Martin (1887-1969) : président de la République (1933-1934 et 1944-1948). (cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/Ram%C3%B3n_Grau_San_Mart%C3%ADn)
- 5) Antonio Guiteras Holmes (1906-1935) : fondateur du mouvement *Joven Cuba*, assassiné en 1935 par une unité de l'armée cubaine, alors dirigée par Batista (cf. http://es.wikipedia.org/wiki/Antonio_Guiteras_Holmes)
- 6) référence à Gerardo Machado, dictateur cubain jusqu'en 1933 (cf. http://es.wikipedia.org/wiki/Gerardo_Machado)
- 7) Sur Sandalio Junco, militant trotskyste cubain (1900-1942), assassiné par un commando stalinien, cf. Eric Toussaint, « Retour sur des révolutionnaires 'oubliés' de l'histoire », *Le pas suspendu de la révolution : approche critique de la réalité cubaine*. Cuesmes, Ed. du Cerisier, 2001 (p. 351-363)
- 8) « Erreur d'août » [1933]: négociations secrètes entre le PC et le dictateur Machado, en pleine grève insurrectionnelle contre le régime.
- 9) sur le rapprochement du PSP avec Batista, cf. R.A. Martinez, « L'importance pour l'Amérique latine de l'essor démocratique à Cuba », *La Correspondance internationale*, organe officiel de l'Internationale communiste, 1er avril 1939, p. 352-353.
- 10) Robert Merle, *Moncada premier combat de Fidel Castro*. Paris, R. Laffont, 1965 (Ce jour-là)
- 11) José Antonio Echeverría Bianchi (1932-1957) : président de la Fédération des étudiants universitaire (FEU), tué lors de l'attaque du palais présidentiel, le 13 mars 1957 (cf. www.somosjovenes.cu/index/semana7/joseant.htm)
- 12) Pacte de Montréal : accord entre les partis authentique et orthodoxe, contre la dictature de Batista (juin 1953)
- 13) Pacte de Mexico : accord entre le M-26.7 et la Fédération des étudiants universitaires (FEU), contre la dictature de Batista

- 14) référence à Gamal Abdel Nasser (1918-1970) et à la prise du pouvoir en Egypte par les « Officiers libres » en 1952.
- 15) Juan Velasco Alvarado (1910-1977) : général péruvien, président du « gouvernement révolutionnaire des forces armées », de 1968 à 1975 (cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/Juan_Velasco_Alvarado)
- 16) Rubén Fulgencio Batista y Zaldívar (1901-1973): deux fois président de Cuba (1940-1944 et 1952-1958). Revenu au pouvoir grâce à un coup d'Etat militaire, il est renversé par la révolution de 1959. Exilé à Saint-Domingue, puis au Portugal et enfin en Espagne (cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/Fulgencio_Batista)
- 17) Carlos Prío Socarrás (1903-1977) : président de la République (1948-1952) (cf. http://en.wikipedia.org/wiki/Carlos_Pr%C3%ADo_Socarr%C3%A1s)
- 18) Roberto Daniel Agramonte y Pichardo (1904-1995): candidat du parti orthodoxe aux élections présidentielles de 1952 (annulées en raison du coup d'Etat de Batista en mars 1952), ministre des Affaires étrangères dans le premier gouvernement en janvier 1959, puis exilé à Porto Rico (cf. http://en.wikipedia.org/wiki/Roberto_Agramonte)
- 19) Herminio Portell Vila (1901-1992) : historien cubain, professeur à l'Ecole militaire (cf. http://www.encaribe.org/index.php?option=com_content&view=article&id=553:herminio-portell-vila&catid=89:historia&Itemid=103)
- 20) José Miró Cardona (1902-1974): premier ministre du 1er gouvernement révolutionnaire en 1959; opposé au tournant à gauche opéré par Fidel Castro, il prend la tête du « Conseil révolutionnaire cubain », regroupant les différents groupes de l'émigration dans la perspective du débarquement de Playa Giron (avril 1961) (cf. http://en.wikipedia.org/wiki/Jos%C3%A9_Mir%C3%B3_Cardona)
- 21) Rafael García Bárcena (1907-1961) : opposant aux dictatures de Gerardo Machado (dans les années 1930) et de Fulgencio Batista (1952-1959). Fondateur du Mouvement national révolutionnaire, dont de nombreux adhérents rejoindront le M-26.7 (cf. <http://www.filosofia.org/ave/001/a295.htm>)
- 22) « Amendement Platt »: article de la constitution cubaine de 1901, autorisant les USA à intervenir dans l'île.
- 23) Armando Enrique Hart Dávalos (1930-) : dirigeant du M-26.7. Ministre de l'Education 1959-1965), ministre de la culture (1976-1997) (cf. http://es.wikipedia.org/wiki/Armando_Hart)
- 24) Faustino Pérez Hernández (1920-1992) : membre du Mouvement national révolutionnaire (MNR), puis du Mouvement du 26 juillet (M-26.7). Exerce diverses fonctions après la victoire de la révolution (cf. http://es.wikipedia.org/wiki/Faustino_P%C3%A9rez)
- 25) José Ramon Fernández Álvarez « El Gallego » (1923-) : militaire cubain, opposé à la dictature de Batista. Participe à la bataille de Playa Girón, comme chef de l'artillerie. Vice-président de la République, de 1978 à 2012 (cf. <http://archivo.lavozdeasturias.es/html/509486.html>)

- 26) Ramon Barquin (1914-2008) : opposant à Batista, participant au coup d'Etat du 4 avril 1956. Il organise la reddition de la forteresse de la Cabana, le 1^{er} janvier 1959, à l'Armée rebelle. En désaccord avec l'orientation prise par le gouvernement cubain, il quitte Cuba, et s'affilie au Mouvement révolutionnaire du peuple (MRP), fondé par Manuel Ray Rivero (cf. http://en.wikipedia.org/wiki/Ram%C3%B3n_Barquin%C3%ADn)
- 27) Robert Merle, *Moncada premier combat de Fidel Castro*. Paris, R. Laffont, 1965 (Ce jour-là)
- 28) Luis Conte Aguero, journaliste cubain, né en 1924 (cf. www.rebellion.org/noticia.php?id=134340)
- 29) Eloy Gutierrez Menoyo (1934-2012) : d'origine espagnole, expatrié à Cuba avec sa famille. Commandant en chef du Second Front national de l'Escambray, prend ses distances avec le régime castriste au début des années 1960. Réfugié aux Etats-Unis, l'un des fondateurs de l'organisation contre-révolutionnaire Alpha 66. Capturé après une tentative de débarquement à Cuba, emprisonné jusqu'en 1986. A sa libération, il fonde le mouvement Cambio Cubano, partisan d'un dialogue avec les autorités cubaines. Réside de nouveau à Cuba de 2003 à sa mort, le 27 octobre 2012 (cf. http://es.wikipedia.org/wiki/Eloy_Guti%C3%A9rrez_Menoyo)
- 30) Directoire étudiant-13 mars: Organisation formée à partir de la FEU, tente de prendre d'assaut le palais présidentiel le 13 mars 1957 et de tuer Batista.
- 31) Faure Chomón Mediavilla (1929-): dirigeant du Directoire révolutionnaire-13 mars. Après l'échec de l'assaut contre le palais présidentiel, il dirige le maquis du Directoire dans l'Escambray. Ambassadeur de Cuba en Union soviétique (cf. http://es.wikipedia.org/wiki/Faure_Chom%C3%B3n)
- 32) Alpha 66: organisation contre-révolutionnaire, créée en 1965 par Eloy Gutierrez Menoyo et Andrés Nazario
- 33) Carlos Franqui (1921-2010), directeur de "Revolucion", journal du M-26.7. Rompt avec le régime après l'approbation de l'intervention du Pacte de Varsovie (août 1968) en Tchécoslovaquie (cf. http://es.wikipedia.org/wiki/Carlos_Franqui)
- 34) Carlos Franqui, *Journal de la révolution cubaine*. Paris, Seuil, 1976 (Combats)
- 35) Camilo Cienfuegos (1932-1959) : militant du M-26.7, commande l'une des 2 colonnes qui traversent Cuba en 1958 dans le cadre de l'offensive contre la dictature. Disparu dans un accident d'avion, alors qu'il rentrait de Camaguey, où il avait déjoué la conspiration de Hubert Matos (cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/Camilo_Cienfuegos).
- 36) Jesus Carreras: commandant du Second Front de l'Escambray, fusillé le 13 mars 1961 avec William Morgan, à la forteresse de La Cabana (à La Havane).
- 37) Référence à une opération contre-révolutionnaire montée en 1959 par le dictateur dominicain Rafael Leonidas Trujillo, basée sur de possibles dissensions entre les anciens de la Sierra Maestra et ceux du Second Front de l'Escambray.

- 38) Celia Sanchez Manduley (1920-1980): secrétaire de la présidence du Conseil des ministres, Cuba (cf. http://en.wikipedia.org/wiki/Celia_S%C3%A1nchez)
- 39) CTC: Confédération des travailleurs cubains
- 40) Lazaro Pena González (1911-1974) : militant communiste, dirigeant de la Confédération des travailleurs cubains (cf. http://es.wikipedia.org/wiki/L%C3%A1zaro_Pe%C3%B1a)
- 41) Extrait d'un entretien de Max Lesnik avec la revue universitaire *Alma Mater* (avril 2005): « J'étais de ceux qui disaient que la révolution cubaine ne devait se faire ni avec Washington, ni avec Moscou. Et comme celle-ci avait adopté une ligne d'aide mutuelle avec Moscou, je l'ai considéré inacceptable. Avec le temps, j'ai réfléchi: cette position était idéaliste, si mon avis avait été suivi, les Etats-Unis auraient avalé Cuba ».
- 42) « Diario de la Marina » : journal de droite, fondé en 1832, publié à La Havane jusqu'en mai 1960. Fermé sur ordre du gouvernement révolutionnaire, il reparait à Miami de 1960 à 1961 (cf. http://en.wikipedia.org/wiki/El_Diario_de_la_Marina)
- 43) « Hoy » : journal du Parti socialiste populaire (communiste).
- 44) Baie des Cochons : lieu du débarquement (avril 1961) de la Brigade 2506, formée d'exilés cubains, dans le but de renverser le gouvernement de Fidel Castro (cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/D%C3%A9barquement_de_la_baie_des_Cochons). Sur le point de vue des USA et de l'émigration contre-révolutionnaire, cf. Haynes Johnson, *La Baie des Cochons* : (17 avril 1961). Paris, R. Laffont, 1965 (Ce jour-là)
- 45) Extrait d'un entretien de Max Lesnik avec la revue universitaire *Alma Mater* (avril 2005) sur son affrontement avec la jeunesse du PSP: « Le point qui me détermina à quitter Cuba fut une polémique sur l'émission de Cadena Oriental (Radio Mambi) avec les dirigeants de la Jeunesse socialiste. Le programme des jeunes socialistes était dirigé par Niurka Escalante, la fille d'Anibal Escalante - impliquée ultérieurement dans la microfraction (groupe pro-soviétique au sein de la direction du nouveau PC) - et Isidro Malmierca, qui fut plus tard ministre des affaires étrangères ».
- 46) Raul Chibas: frère d'Eduardo Chibas
- 47) Mouvement de récupération révolutionnaire (MRR): sur l'un des premiers groupes contre-révolutionnaires, accusant Fidel Castro d'avoir « trahi la révolution », cf. Haynes Johnson, *La Baie des Cochons* : (17 avril 1961). Paris, R. Laffont, 1965 (Ce jour-là)
- 48) Huber Matos Benitez (1918-) : membre du M-26.7. Opposé au tournant à gauche prise par la direction castriste, arrêté en octobre 1959 et condamné à 20 ans de prison. Exilé à Miami (cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/Huber_Matos)
- 49) Manuel Artime Buesa (1932-1977) : membre de la Jeunesse étudiante catholique, rejoint la guérilla de Fidel Castro dans la Sierra Maestra. Opposé au tournant à gauche de la direction cubaine, il fonde le Mouvement de récupération révolutionnaire (MRR), l'une des premières organisations contre-révolutionnaire. Participe au

débarquement manqué de Playa Giron (ou Baie des cochons), en avril 1961 (cf. http://en.wikipedia.org/wiki/Manuel_Artime)

- 50) Témoignage confirmé par Eloy Gutierrez Menoyo.
- 51) Extrait d'un entretien de Max Lesnik avec la revue universitaire *Alma Mater* (avril 2005): « J'ai fondé un petit journal, Réplica, pour répondre aux partisans de Batista qui, usurpant l'oeuvre de Martí, imprimaient une revue nommée *Patria*. Plus tard, j'ai édité une revue, également nommée *Réplica* et ensuite j'ai fait un programme de radio. Aujourd'hui, je dirige *Radio-Miami* (www.radiomiami.com), un espace alternatif dans le monde brutal de cette ville »
- 52) José Pardos Llada, journaliste dans la Sierra Maestra, auteur notamment de « Asi supo Fidel del triunfo de la revolución », *Bohemia*, no spécial 11.1.1959
- 53) Franklin Delano Roosevelt (1882-1945) : président des Etats-Unis d'Amérique (1933-1945). Lance le « New Deal », tentative de résoudre la crise des années 1930 dans le cadre du système capitaliste. Fait entrer les USA dans la 2^e guerre mondiale, après l'attaque japonaise contre la base navale de Pearl Harbour, en 1941 (cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/Franklin_Delano_Roosevelt)
- 54) Sur ce thème, développé par les USA et plusieurs auteurs d'ouvrages sur la révolution cubaine, dès les années 1960, Manuela Simedei, « Ouvrages récents sur Cuba », Revue française de science politique, vol. 14(1964), no 1, p. 139-144 (cf. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsp_0035-2950_1964_num_14_1_403418_t1_0139_0000_002). Pour un point de vue plus récent, Loïc Abrassart. Cuba ; la révolution trahie. Paris, Milan, 2006 (Les Essentiels Milan, 265)
- 55) John Foster Dulles (1888-1959) : secrétaire d'Etat du gouvernement de Dwight Eisenhower (cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/John_Foster_Dulles) ; Allen Welsh Dulles (1893-1969) : premier directeur civil de la Central Intelligence Agency (CIA) (cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/Allen_Welsh_Dulles). Tous deux furent impliqués notamment dans la contre-révolution guatémaltèque de 1954.
- 56) En 1954, une contre-révolution armée et financée par les USA renverse le gouvernement démocratique de Jacobo Arbenz (cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/Jacobo_Arbenz_Guzm%C3%A1n)
- 57) Tomas Estrada Palma (1832-1908) : premier président de la république cubaine (1902-1906), après l'indépendance – toutefois surveillée de près par les USA (cf. http://es.wikipedia.org/wiki/Tom%C3%A1s_Estrada_Palma)
- 58) JURE: Junta revolucionaria cubana : reprend le nom de l'organisation fondée en exil par José Martí, à la fin du XIX^e siècle durant la guerre d'indépendance de Cuba contre l'Espagne. Mouvement fondé par Manuel Ray Rivero, après l'échec de Playa Girón (avril 1961). Partisan d'un « fidélisme sans Fidel » - l'hostilité des USA envers Fidel Castro étant dû, selon ce point de vue, aux alliances internationales conclues avec l'URSS et les pays du « camp socialiste », non à sa politique sociale (cf. http://cuban-exile.com/doc_401-425/doc0412.html) Luis Posada Carriles

- 59) Luis Posada Carriles, né en 1928. Militant contre-révolutionnaire, impliqué dans plusieurs attentats terroristes (cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/Luis_Posada_Carriles)
- 60) Eduardo Boza Masvidal : évêque auxiliaire de La Havane jusqu'en 1961. Il quitte Cuba, cette année-là, avec un groupe de prêtres [ndt : essentiellement espagnols] expulsés pour leurs activités politiques (note de la revue *Temas*)
- 61) Sur la rupture entre la hiérarchie catholique et la révolution, cf. Jacques Grignon-Dumoulin (présentation, choix et traduction), *Fidel Castro parle : la révolution cubaine par les textes*. Paris, F. Maspero, 1961 (Cahiers libres, no 24/25)
- 62) Alberto Muller Quintana. Avec l'appui de la CIA, il fonda en février 1960 le Front étudiant universitaire démocratique, postérieurement identifié comme Directoire révolutionnaire étudiant (DRE), l'une des principales organisations contre-révolutionnaires, menant une activité subversive par la propagande, les sabotages et l'appui aux groupes opposés à la révolution (note de la revue *Temas*)
- 63) Manuel Antonio de Varona y Loreda (19..-1992) : premier ministre durant le mandat présidentiel de Carlos Prío Socarras (1948-1950), membre du Conseil révolutionnaire cubain, formé peu avant le débarquement de Playa Giron (1961) (cf. www.autentico.org/oa09240.php)
- 64) Antonio Reynol González González Sagua (Sagua la Grande, 1932). Ex-dirigeant de la Jeunesse ouvrière catholique (JOC) et du Mouvement révolutionnaire du peuple (MRP), condamné à 30 ans de prison en 1961, libéré en 1978 (note de la revue *Temas*)
- 65) Antonio Veciana : dirigeant de l'organisation contre-révolutionnaire Alpha 66, mêlé à de nombreuses tentatives d'assassinat de Fidel Castro (cf. www.counterpunch.org/2010/03/12/the-confessions-of-antonio-veciana/)
- 66) Extrait d'un entretien de Max Lesnik avec la revue universitaire *Alma Mater* (avril 2005): « L'extrême-droite terroriste a toujours voulu liquider la revue *Réplica*. Un jour, ma femme m'a appelé et m'a dit: "Il y a une gouttière sur le toit". Elle a fait venir un couvreur, qui a procédé à la réparation et lui a dit en descendant: "Il y a une bombe !". Ma femme m'a prévenu, je reviens la voir et après plusieurs recherches j'ai contacté un ami spécialisé dans le désamorçage des explosifs. (...) Il s'est mis au travail et m'a dit: "Il y a deux horloges, si l'une d'elles n'explose pas, l'autre peut être un piège, elle pourrait exploser lorsque nous tenterons de la neutraliser. On essaye ou on appelle la police ?" Ma réponse fut énergique: "Désamorce-la !". Mais j'avoue que pendant qu'il neutralisait le dispositif je transpirais ! ». A la question: « Pourquoi n'avez-vous pas appelé la police? », Max Lesnik répondit: « La police serait venue avec tout son attirail, la presse en aurait fait ses manchettes et les terroristes auraient atteint leur objectif: que la bombe explose ou non, ils auraient réussi à intimider les rédacteurs, les annonceurs et les vendeurs de la revue. Ils pourraient leur dire: "Il va vous arriver la même chose qu'à *Réplica*". Ce n'était pas possible d'appeler la police, il fallait désamorcer la bombe discrètement ! ».
- 67) Brigade Antonio Maceo : référence à l'un des héros de la guerre d'indépendance contre l'Espagne, Antonio Maceo y Grajales (1845-1896) (cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/Antonio_Maceo)

- 68) Nicolas Guillen (1902-1989) : poète cubain. Plusieurs de ses œuvres ont été mises en musique par Paco Ibanez et les Quilapayun (cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/Nicol%C3%A1s_Guill%C3%A9n)
- 69) Lincoln Díaz-Balart, né en 1954 : représentant de l'Etat de Floride à la Chambre des représentants (1993-2011), animateur du mouvement « La Rosa Blanca », qui regroupe les nostalgiques déclarés du régime de Fulgencio Batista, renversé par la révolution de 1959 (cf. http://en.wikipedia.org/wiki/Lincoln_Diaz-Balart) ; Ileana Ross, née en 1952, représentante de l'Etat de Floride à la Chambre des représentants, depuis 1989. Tous deux sont membres du parti républicain et partisans d'une politique dure envers le gouvernement cubain.
- 70) Conquête du Texas : rattaché au Mexique, après 1821, le Texas devint une république indépendante en 1836, puis demanda son intégration aux Etats-Unis en 1845. Durant la guerre de Sécession (1861-1865), il se rangea aux côtés des « Etats confédérés d'Amérique », esclavagistes (cf. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Texas>), puis réintégra l'Union.

(Source : Revista Temas, no 55, juillet, septembre 2008)

Traduit de l'espagnol et notes : Hans-Peter Renk